

Martine Gaurat Lemonnier

# Mémoires de Guerre



Librinova™

Martine Gaurat Lemonnier

Mémoires de Guerre

© Martine Gaurat Lemonnier, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5927-5

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Danielle.

À ma mère, Suzanne qui est un modèle pour moi.

À Jak bien sûr qui me supporte avec beaucoup de patience et de gentillesse. Et d'amour.

À mes enfants dont je suis si fière.

En général, les auteurs aiment bien mettre une ou deux citations, moi, je n'ai jamais su en réciter une correctement, la preuve :

« J'ai jamais tué de chat ou alors ils sentaient mauvais. »

Jacques Brel à ma sauce. Ces gens-là.

Il y a cette fenêtre qui donne à voir, qui tente d'attirer les curieux. Qui tente de donner un peu d'espoir, de vie, de rire et de sourire. Et il y a l'intérieur, le contre-jour, la pénombre, le côté sombre. Ce que l'on cache, ce qui peut faire mal mais pas que.

Je me sers de Facebook pour raconter, faire rire. Râler aussi.  
Et voilà que le confinement nous tombe dessus.

On vit tous des moments qu'on n'a jamais vécus, jamais imaginés. Ils sont vierges telle une terre jamais foulée que l'on découvre. Que faire ? Avancer ? Débroussailler ? Innover ? S'effondrer ?

Ces moments peuvent être traumatisants. Ils laisseront des traces. Pour beaucoup.

Tout le monde raconte, décrit ce qu'il vit, ce qu'il invente pour tenir, ses recettes, ses rencontres virtuelles, ses lectures, séries. Je ne fais pas exception à la règle.

J'ai souhaité y mettre ma touche. Chaque jour de ce confinement, j'ai tenu une chronique que j'ai partagée sur Facebook.

Néanmoins, à un moment donné de ce temps qui s'étire, j'ai eu envie d'écrire, de décrire le backstage, le mien, celui que je cache avec quelques-unes de mes réflexions, certains témoignages de mes ami(e)s. Le off. Ce que je n'ai pas mis sur Facebook. Possible que la partie visible et celle invisible de l'iceberg se chevauchent quelquefois. Possible.

De toutes les manières, il s'agit de la même personne, de la même vie.

L'avantage de ce découpage, c'est qu'on n'est pas obligé de tout lire. Ou de ne pas lire dans l'ordre chronologique.

## Les jours d'avant.

En fait, les choses couvaient depuis un moment mais on ne savait pas sur quel pied danser. Il fallait éviter les rassemblements mais on autorisait un match de foot à Lyon contre des italiens qui étaient déjà très touchés par le coronavirus. Alors, c'est que ce n'était pas si grave que ça.

Personnellement, je n'étais pas inquiète. Je n'y croyais pas. J'avais fait quelques calculs savants, disant qu'on mourait plus d'autres choses que du Covid.

Les médias en parlaient de plus en plus, nos dirigeants nous mettaient en garde mais en gros, rien ne changeait vraiment dans nos habitudes.

Je me disais : oui, on parle de ça pour nous détourner des élections, nous détourner de la loi retraite et du 49.3.

Les municipales se préparaient.

Chez nous, dans notre ville, on nous proposait carrément le 1<sup>er</sup> ministre comme maire. Comment était-ce possible ? Soit on est 1<sup>er</sup> ministre, soit on est maire, on ne peut pas cumuler les deux, non ? Bah, si, la parade avait été trouvée, tant qu'Edouard Philippe serait ministre, il y aurait une marionnette à sa place. Ça, ça m'est resté en travers de la gorge. Je trouve ça inadmissible, petit, mesquin, lourd de conséquence. En effet, il n'y a qu'Edouard Philippe qui peut être élu au Havre au niveau de cette couleur politique. Gastinne et les autres n'ont aucune chance. Allez, un petit tour de passe-passe.

Les élections municipales ont beaucoup monopolisé ma pensée.

Février, je recevais mes patients. J'essayais de ne plus leur serrer la main, je me nettoyait les mains au gel hydroalcoolique entre chaque patient. Je les encourageais à tousser, éternuer dans leur coude, je leur passais mon gel hydroalcoolique...

Fin février, le 27 février, plus exactement, Jak et moi, partions en vacances. Petite halte chez ma mère en région parisienne pour déposer le chien puis vendredi chez mon frère à Grenoble puis enfin le samedi, les Saisies où Jak devait participer à un festival de BD.

Ce jeudi 27 février, j'étais dans les préparatifs : compta, bagages, mails. J'étais débordée, j'en ai oublié que des couvreurs étaient sur le toit d'en face, en face de ma salle de bains. Durant la semaine, j'avais dit à toutes mes copines qu'il fallait que je fasse attention quand je décidais de prendre ma douche et là, paf ! Je me lave les cheveux, nue, les yeux fermés, je les rouvre et je vois un ouvrier sur le

toit du voisin. Rhaaaaa. J'ai plongé à quatre pattes dans la douche. Jaaaaak, au secours.

Jak m'a sauvée en collant une serviette sur le vélux avec des pinces à cheveux.

En fait, j'étais soucieuse. Ça faisait plusieurs mois que j'étais soucieuse, tout comme les copines.

Je me suis dit que je devais prendre le temps d'aller voir mon amie, Danielle à l'hôpital. Nous savions tous qu'elle allait bientôt partir et c'était toujours difficile pour chacun(e) d'entre nous d'aller la voir. Tellement triste de la voir s'amenuiser, se dégrader. J'y suis allée avec Nathalie que j'ai retrouvée à son travail. Je suis descendue à pied, je me suis dit que ça allait me calmer. Avant de partir la rejoindre, j'avais trouvé au fond du placard une paire de vieilles chaussures fourrées, je les avais mises aux pieds en me disant : si elles ne me font pas mal en marchant, je les emmènerai à la montagne.

Je me sentais un peu à l'étroit à l'intérieur, j'avais l'impression qu'elles étaient trop petites.

Nathalie et moi sommes arrivées auprès de Danielle, elle était en train de manger un gâteau au chocolat. Elle semblait contente de nous voir, elle nous a accueillies avec son si joli sourire dans les yeux. Nous avons parlé un peu, nous avons raconté quelques conneries comme nous savons si bien le faire toutes les 3. C'était surtout Nathalie et moi qui parlions, Danielle suivait la conversation, abondait, souriait.

À un moment, Nathalie m'a dit : ah, ça y est, tu es déjà à la montagne, tu as mis tes chaussures !

J'explique pourquoi je les ai mises. Et je précise que j'ai l'impression d'avoir grandi.... Des pieds ! Non parce que la taille, c'est mort.

Danielle a souri.

C'est la dernière fois que je l'ai vu sourire.

Le soir, nous étions chez ma mère, à Etréchy, dans l'Essonne. J'ai embrassé ma mère. Je lui ai dit qu'à notre retour, nous irions voir son amie Thérèse qui est en Ehpad depuis à peine deux mois.

J'ai emmené ma mère chez le médecin, le lendemain, visite de routine. Je voulais faire le point avec le médecin. Ma mère devait prendre rendez-vous ensuite chez un cardiologue. Je lui avais dit que j'aimerais être là. On s'était dit qu'elle prendrait rendez-vous pour le 27 mars, comme ça, je serai là. Le 27 mars, je serai forcément là pour l'anniversaire de mon fils qui vit en région parisienne.

Je suis partie aux Saisies où nous avons passé une extraordinaire semaine.

Avec des gens chaleureux, gentils, humains, attentionnés. Il y a eu des échanges très sympas, très riches avec les organisateurs et les auteur(e)s. Le coronavirus n'était pas loin. Il guettait, perturbait l'organisation. Il y avait des réunions entre organisateurs pour savoir s'ils maintenaient les événements prévus. Il y a des mesures qui ont été mises en place. Lavage de main, distance de sécurité. Terminé les bisous. Annulation de certaines activités collectives. En revanche, nous avons continué à manger tous ensemble, à danser tous ensemble, à s'embrasser pour se dire bonjour et au revoir.

Cette histoire d'épidémie me, nous paraissait très lointaine, dans un autre monde. J'entendais dire qu'il y avait un foyer en Savoie, je crois et je disais : mais nous, on est en Savoie ou en Haute Savoie (73) ?

J'ai skié, j'ai fait des raquettes sur une épaisseur de neige incroyable, je me suis vautrée, impossible de me relever. J'ai vu la lumière tombée sur les branches scintillantes, couvertes de neige, j'ai vu le Mont-Blanc au loin.

J'ai tricoté des manches pour protéger les portables que j'ai données à la tombola. J'ai écrit. J'ai ri.

Et j'ai pleuré. Parce que les copines m'ont dit que c'était la fin pour Danielle.

J'ai dansé quand même, j'ai ri quand même, profité de ce que les gens me donnaient là, aux Saisies.

Il a fallu se séparer. Je n'aime pas les séparations. On a dû s'embrasser. Sans aucun doute.

Pourtant, on nous serinait de ne plus le faire.

Sur la route du retour, j'ai dit à Jak : surtout quand on arrive chez ma mère, on ne l'embrasse pas.

Oh bah, pourquoi ?

Parce qu'elle fait partie des personnes fragiles. Et finalement je ne l'emmènerai pas voir Thérèse, en Ehpad parce que c'est dangereux pour Thérèse.

Nous étions encore dans les montagnes, sur la route tortueuse quand j'ai reçu un message m'apprenant la mort de Danielle.

J'ai pleuré tout le long de la route. Même si je le savais qu'elle allait partir, même si c'était mieux pour elle qu'elle parte, c'est toujours si triste, difficile. On avait tant ri ensemble.

En arrivant chez ma mère, je l'ai embrassée. Rhaaaaa.

Nous sommes allés faire des courses, Jak et moi. Dans un petit supermarché. Et là, nous avons atterri peu à peu dans cette nouvelle réalité que les gens

partageaient déjà, réalité qui nous avait échappé durant la semaine. La plupart des rayons étaient vides. En effet, comme je le voyais sur Facebook, il n'y avait plus de papier WC, plus de pâtes. J'ai acheté des paupiettes. Quelques trucs pour préparer les repas de la semaine. On n'allait pas mourir de faim.

Nous sommes rentrés le dimanche au Havre. Le lundi, je ne travaille plus. J'imagine que j'ai rangé. Et j'ai écrit. J'ai commencé à écrire le texte pour l'inhumation de Danielle qui devait avoir lieu le vendredi 20 mars, à 10h. Et j'ai travaillé sur une lettre que je voulais envoyer à la directrice d'une école qui commençait un peu trop à me pourrir la vie. Le soir de ce lundi, j'ai retrouvé quelques collègues orthos pour du coaching voix. Qu'est-ce que le coaching voix ?

C'est tout simple. Monique est une collègue ortho en retraite depuis peu. Elle a eu du mal à s'arrêter, c'est une passionnée. Elle a une grande expérience au niveau de la rééducation du bégaiement et de la voix. Monique est fabuleuse, généreuse, elle nous invite chez elle pour nous transmettre son expérience. C'est magnifique.

Quand je suis arrivée avec mon amie Elodie chez Monique, il y avait déjà quelques orthos, j'ai fait la conne comme j'aime bien faire. J'ai dit : pas de bisous, les filles, gardons nos distances.

Etant au courant de la disparition de Danielle, Monique m'a dit : oh, allez, j'ai trop envie de te prendre dans mes bras, de te faire un câlin.

Ça ne se refuse pas. J'en avais besoin. J'ai été touchée. Profondément.

Nous avons des textes à choisir et à lire, ils étaient un peu plombants. Enfin, beaucoup étaient noirs, lourds, sans espoir. C'est ce que je ressentais en tout cas. J'ai trouvé celui qui était drôle et je me suis éclatée à le lire. Je me retenais de rire mais j'avais l'impression que mes mots sortaient souriants, que le rire s'échappait de mes yeux.

Nous nous sommes quittées pour rentrer chez nous.

J'ai eu ma grosse journée le mardi puis je suis allée rejoindre les copines, la bande des filles pour parler de Danielle. On a ri. Comme on riait avec Danielle.

J'avais le texte que j'avais commencé à écrire pour la cérémonie de Danielle. En fait, j'avais besoin d'éléments, de souvenirs parce que ce texte je devais le lire avec ma copine Nathalie.

Ce ne fut pas une soirée triste. On est rentrée à pied chacune chez soi sauf celle qui habitait plus loin et qui a pris un taxi qui n'est jamais venu, elle a pris le bus.

Le mercredi, j'ai refait une grosse journée. J'ai vraiment essayé de ne pas serrer les mains des parents, des patients. Je me suis beaucoup lavé les mains.

Et ma lettre pour la directrice ? Je l'ai retravaillée.

Je partais en formation, le jeudi, je me suis dit que je la posterai la semaine d'après. Bah avec le confinement, elle n'est toujours pas postée, elle n'était pas, elle n'était plus d'actualité. Néanmoins l'école ne perd rien pour attendre. J'attends. Je l'enverrai un jour. En septembre, peut-être.

Oui, le jeudi, je devais partir pour Paris, j'avais une formation, le vendredi et le samedi. Au théâtre Mogador. La classe.

Depuis le début de la semaine et même avant, les formateurs nous envoyaient des mails : formation maintenue. Puis, « si vous avez peur, vous pouvez rester chez vous et suivre la formation en Visio. »

Pfff, moi, j'ai mes billets de train, ma réservation d'hôtel, j'y vais.

J'ai fait ma valise, je devais prendre le train de 17h. J'étais fatiguée. Je me disais : j'arrive vers 19h à Saint Lazare, à 20h, je suis couchée. Je ne me sentais pas très bien, j'étais cassée.

Jak me dépose à la gare vite fait et repart. Je franchis les portes de la gare et là, je vois sur le tableau d'affichage que mon train est annulé et que celui d'après (une heure plus tard) aussi. Un train est en panne du côté d'Yvetot.

Rhaaaaaa.

La SNCF propose des cars pour aller jusqu'à Rouen.

J'appelle Jak. Curieusement, là, soudainement, j'ai mal partout, la poitrine me brûle, je commence à tousser, j'ai mal à la tête, j'ai envie d'aller me coucher.

Jak me propose de m'emmener à Rouen pour attraper un train là-bas. Rhaaaa, au-dessus de mes forces.

Il y a un blablabus. Vite, est-ce que je peux monter dedans ? Oui, mais vous devez charger l'application et payer sur l'application. Rhaaaaaa, ça ne marche pas, je crise.

Jak est là, il me dit : je te remonte et te redescends pour le train de 20h.

Mais je voulais me coucher à 20h dans ma chambre d'hôtel !

J'ai pris le train de 20h.

J'avais emmené mon iPad pour pouvoir écrire le texte de Danielle dans le train.

Je n'étais pas bien, épuisée.

Je suis arrivée à plus de 22h à la gare Saint Lazare, Théo, mon grand devait arriver cinq ou dix mn plus tard par le train venant de Caen, j'aurais pu l'attendre mais j'étais trop fatiguée.